

M • É • T • I • E • R
ANTHROPOLOGUE/SOCIOLOGUE

Une histoire de palmiers, de police et d'accidents

Raymond Baril*, IRSST

d'identification: 001

Sexe: masculin

Profession: anthropologue

Interviewer: Raymond Baril, anthropologue

Contexte : une tour à bureaux du centre-ville, un grand bureau tout

équipé : style veston et cravate (j'en ai d'ailleurs vus dans l'ascenseur).

Le sujet est en tenue décontractée, mais il a l'air pressé par le temps.

I : *J'aimerais aborder avec vous quelques thèmes qui tournent autour du métier d'anthropologue et de sa pratique.*

R : D'accord, est-ce que ce sera long? Parce que...

I : *Ça ne devrait pas. Commençons tout de suite. Qu'est-ce qui fait que l'on décide ou que l'on choisit de devenir anthropologue?*

R : Je ne sais pas si c'est parce que, quand j'étais jeune, je demeurais à la campagne et que mes parents ont décidé de déménager à la ville. Le passage de l'un à l'autre m'a laissé des images dans le cerveau comme si j'avais vécu deux vies. Des images qui ressemblent, d'un côté, aux décors des Filles de Caleb et, de l'autre, à la ville. J'ai pris comme conscience, à cette époque, des différences culturelles. C'est peut-être aussi à cause de mon professeur d'histoire ancienne en première année du secondaire. J'étais à la fois fasciné par le prof... Je me souviens, il s'appelait monsieur Lapointe, il était jeune et il avait des beaux souliers. Donc par le prof mais aussi par les Sumériens, les Egyptiens. C'est là que j'ai appris que l'on pouvait gagner sa vie en étant archéologue. Je m'y voyais déjà à chercher des pyramides et des civilisations perdues. C'est peut-être à cause du capitaine Troy et du Kon-Tiki (rires). Plus tard, à la fin du secondaire, un autre professeur, de géographie celui-là, m'a confirmé dans mon rêve. Je dis un rêve parce que, parmi mes copains et même dans ma famille, personne ne pensait vraiment qu'ici, on pouvait gagner sa vie avec un métier comme

cela. Ce prof il m'a fait découvrir la préhistoire avec tous ses noms bizarres comme australopithèque, pithécanthrope, coproli-the, etc.

I : *C'est à la suite de cela que tu as décidé de suivre les cours d'anthropologie au CEGEP.*

R : Non, il n'y avait pas de cours d'anthropologie au CEGEP dans ce temps-là, du moins pas à mon CEGEP. Les cours ne se donnaient qu'à l'université, mais j'avais décidé effectivement de m'inscrire en anthropo à l'université. C'est d'ailleurs pour cela que j'ai fait les mathématiques au CEGEP. L'université, cela a été un choc. Mon premier cours, c'était avec Gomila, veston, cravate, lunettes à moitié, lutrin de bois pour tenir son texte... Cela faisait vraiment sérieux. En plus, je ne comprenais pas la moitié de ce qu'il racontait avec ses histoires de zygotes. Je me suis rendu compte que j'avais beaucoup à apprendre mais je voyais pour la première fois de vrais anthropologues qui gagnaient leur vie avec ça, ici. Beaucoup d'étudiants étaient plus vieux que moi et avaient déjà voyagé. Ils pouvaient discuter de toutes sortes de choses avec le prof. Moi, j'écoutais. A part Charlevoix, les chutes du Niagara et Montréal, je ne connaissais rien d'autre. C'est pour ça que, la deuxième année, j'ai quitté l'université, au grand malheur de mes parents, pour partir sur le pouce en Amérique du Sud. Un voyage de dix mois avec 1 000\$ en poche. Je me suis rendu jusqu'en Equateur aller et retour. Cela a été difficile mais fascinant et j'étais jeune.

I : *Tu es revenu à l'université après.*

R : Oui et, là, j'étais convaincu que c'était un anthropologue que je voulais faire dans la vie. J'avais découvert la fascination des langues, d'abord l'anglais dans l'Ouest canadien et aux Etats-Unis et ensuite l'espagnol. L'ethnolinguistique m'a fasciné un bout de temps, j'étais le seul gars dans les cours... Ensuite, ça été l'ethnologie, l'anthropologie économique avec le matérialisme historique, la dialectique. C'était le grand sujet de nos interrogations à l'époque.

I : *Votre premier travail en tant qu'anthropologue, c'était quoi?*

R : C'était à la fin de mon bac et pendant ma scolarité de maîtrise, j'enseignais au CEGEP du Vieux-Montréal.

I : *Avec un bac!*

R : Oui, c'était une de mes amies qui s'était inscrite à des cours du soir au CEGEP, en anthropo, et puis il n'y avait pas de prof. Elle m'a dit ça, je me suis présenté au directeur du département et il m'a engagé. J'ai adoré enseigner, ce fut une expérience extraordinaire pendant trois ans. J'ai perdu ma job quand je suis parti en Martinique faire mon terrain pour ma maîtrise.

I : *D'où est venu ton intérêt pour les Antilles? Tu as travaillé longtemps dans la Caraïbe, je crois.*

R : Oui, j'ai travaillé sur des sujets qui tournent autour de la Caraïbe pendant une dizaine d'années. C'est venu par hasard. Je cherchais un endroit, plutôt un moyen, pour aller faire un terrain. J'ai vu sur un papier sur le babillard, au département, que monsieur Benoist cherchait quelqu'un pour faire du terrain en Martinique sur la paysannerie dans un village. Je me suis présenté et je suis parti avec ma blonde. On avait un peu d'argent pour survivre mais cela m'a coûté 2 000 \$ de mes poches, ce terrain. Cela a été une chance extraordinaire, juste le coup de pouce qu'il faut pour pouvoir continuer. Il y avait une station de recherche là-bas, le Centre de Recherches Caraïbes du Fonds Saint-Jacques, avec un directeur super sympathique pour t'encadrer. Il est devenu un

de mes amis d'ailleurs. J'ai d'ailleurs fait cette job-là plus tard, pendant une couple d'années. Je suis tombé en amour avec la culture créole et avec les Antillais. Le fait de vivre pendant plusieurs années dans la Caraïbe, de côtoyer des chercheurs qui venaient de tous les coins du globe — la station de recherche était aussi un accueil pour chercheurs chevronnés qui s'intéressaient à la région — m'a vraiment formé et informé sur le monde de la recherche. Sauf quelques périodes d'enseignement, ici et là, j'ai toujours continué à travailler dans le domaine de la recherche.

I : *Quel genre de recherches?*

R : Surtout de la recherche qualitative, de la recherche de terrain. La chose qui compte le plus pour moi, c'est d'être en contact avec les gens. De vivre avec eux, de...

(Interruption. Un collègue de travail, un anthropologue aussi, vient discuter avec R.)

R : Excusez-moi. Oui, je travaille presque exclusivement avec des entrevues. J'ai fait des entrevues avec des paysans haïtiens dans les campagnes d'Haïti, avec des hommes d'affaires canadiens qui investissaient dans la Caraïbe, avec des immigrants haïtiens clandestins en Guyane française, avec des policiers et maintenant avec des accidentés du travail qui sont restés avec des séquelles permanentes. Je trouve fascinant de pénétrer dans l'univers des gens par le récit, par le discours. Ce n'est pas toujours facile à analyser mais... Les outils sont mieux développés pour traiter des variables quantifiables que le discours. C'est un gros débat le quantitatif versus le

qualitatif. On a eu de grandes discussions du temps où le Centre de Recherches Caraïbes existait encore, avant que le rouleau compresseur de la rationalisation budgétaire à courte vue vienne le fermer. De grandes discussions avec mes amis démographes. Chacun avait fini par trouver sa place avec les limites de son approche et aussi dans le respect des méthodologies. Je dis avec le respect car ce n'est pas dans tous les milieux de la recherche que ce débat se fait ainsi. Il y a comme une suprématie, je dirais presque une dictature, du quantitatif dans certains milieux. [incompris] ... enfin, ce serait une longue histoire...

I : *Tu as dit que tu avais fait des entrevues avec des policiers, c'était dans quel cadre?*

R : C'est un coup de téléphone que j'ai reçu pendant que je travaillais sur mes données de Guyane. Un bureau de consultants d'anthropologues cherchait des gens pour donner des sessions de sensibilisation aux réalités multiculturelles à des policiers de Montréal. Le défi me semblait intéressant, le Centre était sur le point de fermer et j'ai dit tout à l'heure que j'avais adoré enseigner, alors j'ai plongé. La première fois, je n'ai pas dormi de la nuit. J'ai jamais été aussi nerveux de ma vie, même pas à ma soutenance de thèse. Les policiers ont été fantastiques comme étudiants. Difficile quelquefois, mais une expérience fantastique qui a duré deux ans. J'ai découvert un univers que...

(Interruption. Le téléphone sonne.)

R : Excusez-moi. C'est par l'intermédiaire de mon expérience avec la police que je

me suis retrouvé à faire de la recherche en santé et en sécurité du travail. Ils avaient besoin de quelqu'un qui connaissait l'univers policier pour animer des sessions de travail autour des maux de dos et du design de l'auto-patrouille. A la fin de mon contrat, j'en ai profité pour finir et déposer ma thèse.

I : *Vous êtes encore dans le champ de la santé et de la sécurité au travail. Vous travaillez sur quoi présentement?*

R : C'est sur les facteurs qui influencent la réinsertion professionnelle des travailleurs accidentés qui restent avec des séquelles permanentes. On fait des entrevues avec des accidentés, des employeurs, des syndicats dans différentes régions du Québec. Là encore, on cherche par l'entremise d'une analyse du discours à dégager...

(Interruption. Le téléphone sonne.)

I : *Ce n'est pas trop insécurisant de travailler comme ça sur toutes sortes de sujets, de travailler à contrat...*

R : Le plus difficile, ce sont les cinq premières années, après on s'habitue (rires). Non, ce que l'on perd en sécurité, on le gagne peut-être en liberté. J'ai la santé même si je n'ai pas la sécurité au travail.

I : *!... Bon, je vous remercie beaucoup de cette entrevue.*

R : Si ça peut aider...
(Fin de l'entrevue) ■

* Raymond Baril, Ph.D. Anthropologie, Université de Montréal, est présentement chercheur à l'Institut de recherche en santé et en sécurité du travail

L'ACSALF SIGNE UNE ENTENTE AVEC LES ÉDITIONS DU MÉRIDIEEN

L'ACSALF a récemment signé une entente avec le Éditions du Méridien, en vue de la publication des Actes de ses colloques annuels. En vertu de cette entente, Méridien publiera les Actes de 1990, (colloque tenu à l'Université Laval), celles de 1991 (sur l'évaluation sociale, tenu à Sherbrooke) et celles de 1992 (sur les identités, à tenir à Montréal). Dans tous les cas, les manuscrits publiés ont fait ou feront l'objet d'une évaluation externe, de sorte que seule une sélection de texte sera retenue.

De plus, en vertu d'une entente particulière, les Éditions du Méridien publieront également les Actes du

colloque de Moncton, tenu en 1988.

Rappelons que les Actes de 1989 ont été publiés par l'ACFAS, et ont été lancés à Sherbrooke l'année dernière, soit l'ouvrage *Démocratie, droits et liberté*, sous la direction de Jocelyne Lamoureux.

Le lancement des Actes de 1988 et 1990 aura lieu au prochain congrès de l'ACFAS, le mercredi 13 mai prochain, à la fin de l'assemblée générale annuelle. Nous serons également en mesure de présenter la table des matières des Actes de 1991 sur l'évaluation sociale.